

MOI, HÉLÉNA

Thibaud Deschamps

MOI, HÉLÉNA

© Thibaud Deschamps, 2020

Site Internet : www.thibaudauteur.fr

E-mail : contact@thibaudauteur.fr

ISBN : 9798649110594

Dépôt légal : 3^e trimestre 2020

Couverture : © Marine Longeanie

*Dans les temps de tromperie universelle,
dire la vérité devient un acte révolutionnaire.*

GEORGE ORWELL

Le commencement

Dans un fracas assourdissant, j'entendais les hurlements lointains de mes démons intérieurs. Des larmes de regret perlaient sur mes joues. Mon destin était anéanti par le poids d'une amère tristesse. Une mélodie retentissait au plus profond de mon être. Mon cœur s'emballait à l'écoute de cette symphonie de désespoir.

Je regardais autour de moi, tout s'effondrait. Je voudrais exprimer ce flot de sentiments qui me submerge. Océan d'obscurité dans la douleur d'un monde à l'agonie. Les souvenirs d'autrefois constituaient ma seule subsistance. L'existence me semblait si pénible. Je contemplais le ciel et me questionnais sur les raisons de ma déchéance. Moi, Hélène, je ne désirais que fuir le poids de mon destin.

En des temps oubliés, la vie m'est apparue si douce, si généreuse, pleine de tendresse. Ce bonheur n'est plus qu'un cristal brisé dont les morceaux se sont dispersés dans les recoins de mon esprit tourmenté. Le bonheur n'est semble-t-il qu'un roseau soumis aux caprices d'un océan de folie.

Devant l'étendue des événements, je me rêve un autre avenir. Le passé devient mon seul refuge, mon unique exil en ces contrées hostiles. Mes pensées se consomment et se confondent. Ma raison s'effondre devant

la réalité. Elle s'enfuit vers des cieux plus cléments. Je marche sur les vestiges des temps heureux, mais les images se ternissent sous l'infortune. Ma conscience cherche à comprendre. La vérité m'échappe.

Pour redonner un sens à mon existence, je me revois dans les bras de l'homme pour lequel mon cœur s'était incliné. L'image de deux amants dont les joies fusionnaient pour créer cette effusion frêle et ardente nommée l'Amour. Mais elle me renvoie également au soir où mon naufrage s'est annoncé.

Une mélodie de Wagner retentit dans ma tête. Les parures et les bijoux des invités se redessinent. Ce monde ne m'avait jamais semblé aussi beau. Il me cachait son indescriptible laideur, si majestueuse et si effrayante. Elle demeure dissimulée aux yeux de tous et condamne ceux qui la découvrent.

Par une danse entraînante, je me retrouve dans les bras réconfortants de mon mari. Sans doute n'était-il pas parfait, mais mon amour sublimait ce diamant dont la beauté ravissait les yeux d'une femme rêveuse.

Devant toute une assistance composée de hauts dignitaires de la démocratie terrienne, les deux amoureux que nous étions avions célébré notre mariage. Le protocole était de rigueur dans les sphères les plus élevées de la société. La Présidente de la République s'était déplacée spécialement pour cet événement. Celui-ci avait fait l'objet de nombreuses spéculations et rumeurs de la part de la cour présidentielle.

Mon mari et moi-même étions destinés à occuper les plus hautes fonctions, celles de ministre. Ce statut des plus honorifiques nous octroyait de nombreux privilèges, comme la connaissance de secrets d'État, réservée à une petite assemblée. Malgré mes efforts pour tenter de conserver ma modestie, mon cœur était empli d'une immense fierté à la perspective de toutes ces nouvelles portes qui allaient s'entrouvrir.

La tradition voulait que les époux invitent leurs hôtes dans leurs appartements privés. Mon mari Antoine s'en était occupé, ce qui n'était pas pour me déplaire. Ces rassemblements n'attiraient point ma sympathie et mes faveurs. Les personnes présentes n'étaient pas des plus aimantes et bienveillantes, elles n'avaient guère de conversation. La richesse et le prestige constituaient les principaux centres de préoccupation de ces marquises sans titres ni bienséance. Les sourires étaient des plus trompeurs pour les non-initiés : ils pouvaient provoquer la fortune ou la disgrâce. L'ennui me guettait déjà lorsque ce spectacle pour le moins navrant commença. En vertu du code de cérémonie, les hôtes devaient ouvrir le bal sur une musique de leur choix. Je m'y suis donc résolue. Mais mon visage était déjà empreint de solitude.

La présence d'Antoine était mon seul oxygène en cet instant. Ses murmures à mon oreille avaient la douceur d'une brise d'été. Une agréable mélodie résonnait dans la salle. Les invités nous rejoignaient les uns après les autres.

Les regards indiscrets fusaient dans cette atmosphère prégnante de faux semblants et d'amabilités hypocrites.

L'amour dans toute sa splendeur avait le pouvoir de repeindre cette triste réalité avec les couleurs chatoyantes de la gaieté. Ce sentiment était en cet instant la branche sur laquelle je m'appuyais, dans un monde où je me sentais comme une étrangère.

Il m'arrivait d'avoir le regard voilé par les doutes, mais cet homme savait les dissiper par un seul de ses sourires. Les nombreux lustres accrochés à ce plafond imposant m'apparaissaient comme des étoiles dont l'éclat se perdait dans l'immensité de cet univers festif.

Les apparences semblent parfois si trompeuses. Le bonheur paraissait imprégner ces lieux. Ces illusions n'étaient que le vestige d'une naturelle naïveté. Mon idylle s'approchait du réel. Je pensais qu'elle allait s'inscrire dans le chemin de ma destinée. Mais mon esprit tourmenté s'engourdissait, comme enivré sous les yeux de toute cette assemblée.

La mélodie des violons s'accordait avec la symphonie de mon cœur. Mon regard était dirigé vers les yeux de mon mari. Leur azur profond reflétait une âme de patience et de bonté. La manière dont il pressait ses mains contre ma taille traduisait des sentiments dont l'ampleur ne pouvait s'exprimer par des mots. Le langage du cœur constituait son unique interprète.

Les robes de mousseline, de soie et d'étoffes rares s'animaient au rythme de la musique. Elles formaient un

spectacle d'une rare beauté, d'une richesse que l'on ne peut exprimer. Une beauté que mes yeux ne pouvaient que sublimer. Elle contrastait avec l'arrogance et la désobligeance des femmes qui les portaient, ridicules poupées de cire dont le faciès était aussi fidèle que les célèbres masques du carnaval de Venise.

Les discussions n'étaient que prétexte aux plus basses mesquineries. Les promesses fusaient dans le contexte d'une vérité contrefaite. Elles se faisaient et se défaisaient au gré des promotions, prises de position et déchéances. L'éthique était alors conjuguée aux penchants irrésistibles de la fortune et du pouvoir. L'assurance d'une position faisant la jalousie de ses rivaux valait bien quelques arrangements de circonstance.

Ces cabales et ces connivences étaient implicites, insidieuses, comme une lèpre rongant peu à peu la morale de cette assemblée humaine. Néanmoins, ce mal semblait ne pas m'atteindre. Je me sentais différente dans cette constellation de notables.

La prévenance d'Antoine ne suffisait plus à apaiser cette inquiétude grandissante. Le désir de m'évader de ce décor, de clore ce ballet étourdissant, s'accroissait à chaque seconde.

Cependant, quelque chose m'échappait. Mes gestes perdaient de leur vitalité, mes mouvements devenaient mécaniques. Mon esprit voguait dans les méandres de mon subconscient. J'étais une poupée de soie dont la volonté s'était inclinée. La convenance guidait mes gestes

et mes choix. Mon sourire se figeait dans une politesse hypocrite. Les événements s'avançaient progressivement sans rompre avec leur éternelle monotonie.

Ce périple s'acheva lorsque la mélodie se tut. Les musiciens se dispersèrent dans ce vaste tumulte de conversations enclenchées précédemment. Les différents personnages de cette comédie humaine se regroupaient autour de leurs alliés respectifs.

Cela préfigurait les futures manigances, si décriées, si attendues par leurs commanditaires. Celles-ci pouvaient être l'avènement de la prospérité ou d'un déclin solennel et définitif. Les rares personnes détachées de ces pratiques constituaient des proies de choix dans la nature implacable de l'avarice et de l'ambition.

Plongée dans mes pensées, Antoine me prit par le bras et m'éloigna de cette tragédie. Ma gaieté était revenue. Nous nous sommes mis à courir comme deux jeunes enfants dont la seule préoccupation était de s'émerveiller de chaque instant.

Il me proposa de nous rendre sur la terrasse pour observer le coucher de soleil. La seule pensée de me retrouver seule à ses côtés avec comme seule compagnie une légère brise d'été m'enthousiasmait. J'acceptai avec grand plaisir.

Une fois arrivés à destination, nous avons attendu que l'astre s'assoupisse sur les montagnes qui se dessinaient à l'horizon. Ces rares moments d'intimité

étaient un refuge dans un monde normé où l'individu est prisonnier de ses valeurs et préjugés. Dans cette œuvre de l'humain, on se sent parfois étranger. Mais certaines circonstances peuvent nous permettre de nous dévoiler dans notre entière authenticité.

Cet apaisement n'était rendu possible qu'auprès de cet homme. Il me comprenait mieux que je ne pourrais le faire. Son regard me témoignait que ce ressenti était réciproque. Dans ses bras, je me sentais en harmonie avec moi-même. Sa présence m'était très agréable, comme une caresse. Au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, nos regards se croisaient et nos paroles se mêlaient à la splendeur du crépuscule naissant.

Dans ce décor onirique, il prit mon visage entre ses mains douces et timides et murmura : « Je t'aime. Je t'aime. » Je lui répondis : « Je t'aime » et mon cœur ne pouvait s'empêcher de s'émouvoir lorsqu'il prononçait cette phrase avec sa voix sensible et tendre. En ces lieux, le monde semblait nous appartenir, l'avenir se teintait d'optimisme et d'espérance.

Plongée dans ces pensées de tendresse et de poésie, le jour caressait la nuit. La lumière céda progressivement sa place aux méandres sombres de l'obscurité qui se profilait. Le temps poursuivait sa course en cet instant. Néanmoins, de ces lieux semblait émaner un parfum d'éternité, au-delà des préoccupations du quotidien.

Soudain, une déflagration retentit, un cri déchira le voile qui recouvrait cet horizon endormi : c'était Antoine.

Il porta les mains à sa poitrine, son corps m'échappa. J'étais le témoin impuissant de cette tragédie. Je voulais crier, hurler, appeler au secours. Mais l'émotion me rendait aphone, j'étais comme asphyxiée.

Ma main tremblante se posa sur son visage, pour tenter de lui venir en aide. Mais son corps se pétrifiait déjà dans le marbre de l'agonie. Ses lèvres étaient devenues pâles et inertes. Dans un ultime effort, il me prit la main. Son dernier souffle de vie me murmura : « Prends garde. » La nuit venait d'emporter une âme. Le désespoir était en train de s'emparer de moi, les remords s'ajoutaient à une perte qui me dévastait.

Pourquoi le destin s'était-il acharné sur lui ? Je tentais de retrouver un semblant de raison : il me fallait comprendre ce qui venait de se produire. Mon esprit faisait naufrage. Dans un moment de lucidité, j'entendis un bruit en provenance du toit adjacent à la terrasse. Un objet tomba à mes pieds : c'était un pistolet. Je le pris dans mes mains, il était encore tiède. Mes yeux le voyaient couvert de sang, pourtant sa cuirasse de ténèbres était immaculée. Pourquoi cette étrange sensation était-elle venue à moi ?

Mon regard était maintenant fixé sur la dépouille de mon mari. Il me semblait qu'il s'était assoupi. J'avais encore l'espoir qu'il se réveille. Cela n'était qu'un affreux cauchemar, j'allais bientôt me réveiller et retrouver la joie. Mes yeux ne quittaient pas Antoine. Je restais stoïque, interdite, guettant le moindre signe de vie. Il me fallait

prouver à moi-même qu'il était encore en vie. J'attendrai une éternité, mais Antoine reviendra à la vie. Les secondes, les minutes s'écoulaient, rien ne se passa. Son corps restait inerte et froid sur les pavés de la terrasse. Ma conscience commençait à se réanimer.

La réalité revenait à moi. Mes yeux s'écarquillèrent. Les larmes s'écoulèrent à profusion. Je me précipitai vers Antoine. Je le pris dans mes bras et je me mis à hurler. La douleur, la rage, la souffrance consumaient mon cœur. Puis le silence s'installa. Je regardais fixement le visage endormi d'Antoine. L'existence était défigurée, le bonheur d'autrefois s'était carbonisé. Mon esprit se précipitait dans le néant qui me guettait.

L'espoir semblait si lointain. Je me réfugiais dans le déni. Seul mon regard me liait encore à ce monde. J'errais comme un fantôme en quête d'un passé alors révolu. Mon souffle se coupait sous l'intensité des sanglots. Je serrais le corps d'Antoine contre moi, je voulais ressentir sa présence. La peur de le quitter devenait de plus en plus oppressante. La douleur revenait insidieusement dans chaque recoin de mes pensées. Des larmes continuaient de s'écouler sur mon visage. J'essayais de les retenir, mais elles s'enfuyaient de ce corps torturé, asservi par la puissance des émotions.

Une image m'est alors apparue, celle de la balle qui avait transpercé la poitrine d'Antoine. Objet de métal dont la cruauté lui avait ôté la vie en un seul de ses rugissements. Il m'entrouvrait les portes de l'enfer. Je

tentais d'échapper aux démons qui s'emparaient de moi. L'avenir n'avait plus aucun sens. Ma joie se suicidait dans mes larmes, le bonheur s'était évaporé. Je voulais fuir la réalité. Mes mains serraient fortement l'instrument du meurtre. Il maintenait une faible lueur de vie. D'un geste involontaire, ce dernier se posa tendrement contre ma tempe.

Je ne savais plus rien, tout était si confus. Le monde se recouvrait d'un épais brouillard. Un mal mystérieux s'immisçait en moi. Mon corps s'animait à mes dépens. Ma conscience agonisait face aux ouragans de ces instants. Les seuls moments de lucidité me laissaient entrevoir l'effroyable. Je ne pouvais plus le supporter.

La douleur était si intense, je ne souhaitais qu'un peu de répit. M'endormir et me réveiller lorsque l'espoir serait revenu. Mes mains agrippaient le pistolet. Elles tremblaient de peur et de désir à l'approche de la détente. Dans quelques secondes, mon esprit retrouverait son calme habituel. Je ne voulais plus souffrir, ni aimer. D'un geste hésitant, un de mes doigts pressa tout doucement la détente. Mon dernier regard se porta sur Antoine. Nous avions vécu une si belle histoire. Les souvenirs heureux se répandaient. Mes pas foulaient une dernière fois les plages de notre intimité, mon cœur s'emballait à nouveau. Des larmes s'écoulèrent, des larmes de joie cette fois. Elles trahissaient mon impatience de retrouver l'homme que j'aimais. La mort devenait l'unique voie par laquelle un

futur heureux pouvait s'esquisser. Je pris une profonde inspiration...

... ma respiration devenait de plus en plus saccadée. Les battements de mon cœur s'affaiblissaient. Je sentais mon corps s'évanouir sans en comprendre les raisons : je n'avais pas encore appuyé sur la détente. Tout à coup, je ressentis la pression d'une main sur mon cou ; elle tentait de m'étouffer. En un instant, une volonté de vivre réapparut. Je voulais survivre. Une fureur et une force insoupçonnée s'emparèrent de moi. Mes mains griffèrent mon assaillant. Un cri s'échappa dans le noir de la nuit. Je me libérai de son étreinte. Des coups et des bruits s'élevèrent dans l'obscurité. Une main me saisit violemment par les cheveux. Je hurlai de douleur et avec rage je réussis à viser l'entre-jambe. Un autre hurlement déchira la nuit. Mes yeux étaient à l'affût du moindre mouvement, du moindre bruit. Le combat se poursuivit encore pendant de nombreuses minutes. Des coups s'échangeaient et se répétaient, des cris s'élevaient.

Dans ce vacarme, j'étais une proie guidée par les lois de l'instinct. Tous mes sens étaient en alerte, ce combat était le mien. Une main me saisit une nouvelle fois à la gorge. Des images défilaient sous mes yeux de plus en plus vite. Après une ultime manœuvre pour me défendre, je perdis connaissance... Il n'y avait plus rien, ni bruit, ni mort, ni douleur. À ce moment-là, un hurlement déchira la frontière invisible qui me séparait de la réalité.

Mes yeux se sont entrouverts. Ils étaient horrifiés par la marée pourpre qu'ils contemplaient. Antoine était toujours allongé sur le sol. Mes mains serraient encore l'arme qui avait transpercé sa poitrine d'une pâleur fantomatique. L'horreur, la souffrance et l'incompréhension s'entrechoquaient dans mon esprit. Je tentais vainement de reconstituer le cours des événements.

Je me heurtai à des regards de haine, de colère et d'indignation qui me transperçaient. Tous les invités de notre mariage étaient réunis sur la terrasse. Mes cris avaient dû les alerter. Je les regardais interdite, confuse, résignée. Les paroles fusaient dans les moindres recoins. Je ne savais pas quoi dire, ni quoi faire. Antoine était bel et bien mort. J'avais tout perdu. La voix d'un homme s'éleva dans cette atmosphère oppressante :

— Cette fille est une meurtrière, arrêtez-la !

Devant le ton solennel de ses paroles, je ne pus dire que ces quelques mots, entre deux sanglots :

— Je vous assure, ce n'est pas moi.

J'aurais tant voulu leur dire ce que je ressentais, me défendre, mais cette assemblée avait déjà prononcé sa sentence. La confusion et la culpabilité me paralysaient. J'étais comme une proie qui se condamnait.